

2004

## 47

## COUILLIGE ?

Mané, Thécel, Pharès, est-ce  
 Une bouteille à la mer, une lettre d'amur, ou un  
 couillige ?

Ma femme ... travaille. Je l'aide ... parfois. Je lui donne un coup de main à la maison. Par exemple, j'apparie des chaussettes après lessive, surtout lorsqu'elles s'accumulent. Des chaussettes tout ce qu'il y a de plus concret, et non pas « La chaussette », l'universel de la chaussette, tel qu'on le déchiffre à l'université dans le babil des nouveaux nés : « baby-soc », semblent-ils dire, en guise de paroles inaugurales. De l'intelligible du message, que l'on décode sur les bandes d'enregistrement (les fameux corpus de l'acquisition) on s'empresse à conclure à l'intelligence de qui l'émet, supposant un sujet dans ce qui se dit derrière ce qui s'entend. Or, qu'est-ce qui s'entend ? Qu'ouïs-je ? Entrer en analyse c'est courir le risque de s'entendre, d'entendre la révélation de l'être de la vérité. Une entente illégale somme toute.

Pour ma part, les chaussettes : je les trie, je ne les reprise pas. La reprise c'était l'affaire de Lacan. « Reprenons », disait-il au seuil de la seconde séance, généralement séparée de la première par une paire de minutes ... ou pire. Il y avait une séance, puis une seconde au débotté, les deux étant liées borroméennement par un laps de temps variable. La seconde pour mieux dire ce que la première a révélé. Et puis il y eut la « troisième ». Celle qui demande un brin d'Hellaboration. J'y étais. A Rome, cette fois là. Sur le coup personne ne s'est aperçu qu'avec les noeuds Lacan avait viré de bord et qu'il avait définitivement lâché Freud. Freud et son *Selbstbewusstsein* et son *Wahrnehmung* dépareillés. Entre la prise de conscience de soi-même et la prise de vrai de la perception il y a le nouage, autrement dit le temps du sujet. On appelle ça un changement de paradigme. Ce qu'on a retenu de cette troisième étape ce fut surtout le discours de Jacques-Alain Miller, en la circonstance, pour s'accorder qu'il venait de faire l'éloge funèbre de Lacan, en présence de ce dernier. Comme quoi les effets de transmission s'accompagnent d'un changement de sexualité. Le discours de Lacan même-mifié produit des effets de transmission. Des effets d'inhibition, aussi bien. Depuis c'est devenu un tic. On n'a de cesse de lui clouer le bec à ce bavard, à ce poseur de questions impossibles<sup>1</sup>, à cet empêchement de jouir en rond, que tenaillait la soif de connaître le rapports qu'entretient le savoir avec la vérité. Bref, Lacan étant quasi enterré, on s'est empressé de lui trouver des substituts. En mieux, si possible. De la stature d'un Bion, par exemple. Toutefois, il s'est avéré, qu'à l'instar d'Adorno, dans le champ de la philosophie, Bion n'était pas un psychanalyste tout à fait présentable. Il y a eu aussi Szondi, puis Matte Blanco.

A ce propos, il se trouve que le petit groupe d'analystes niçois, affiliés à l'ALI, dont je fais partie, anime un séminaire certains samedis.

Ainsi, en novembre dernier, après un exposé copieux, comme on les aime, quelqu'un dans la salle est venu dire que Lacan c'était quasiment périmé et que le groupe des kleinien détenant un héritage nettement plus intéressant que celui de Lacan, à savoir l'enseignement d'un certain Matte Blanco. Stupeur de l'assistance.

<sup>1</sup> D'où vient le sens (Conf. Ste Anne 03.02.72, p.06 & 03.02.72, p.13), Dieu croit-il en lui ? (06.01.72, p.03), Où sont les « nous » qui savent ? (03.02.72, p.18), etc.

Ce silence valant démission des « lacaniens », et donc victoire des kleinien, l'intervenant était prêt à développer (en dépit de l'heure tardive) ses arguments dominateurs lorsque j'ai risqué quelques propos, qui témoignaient qu'au moins un l'avait quand même lu, le dit Matte Blanco.

Ce ne fut donc qu'un pétard mouillé, mais il y en aura d'autres, pour autant que l'héritage en question, celui de Lacan, il n'est pas sûr, pas plus que celui d'Alexandre le Grand, qu'il soit spécialement entre de bonnes mains. A tel point que la mayonnaise, voire le ketchup institutionnel qu'on y déverse risque de noyer la macédoine lacanienne, et même à venir remplir vos chaussettes.

Il m'a fallu tous ces débordements pour en venir à cette troisième, qui n'est pas celle de Lacan mais celle d'un nommé Carl Friedrich Hegel. Son troisième discours de Rome inaugure, dit-on, son entrée en Phénoménologie.

Il en est sorti un bouquin auquel Lacan se réfère parfois, ainsi qu'à celui qui lui fait suite et qui s'intitule « Logique », aussi illisibles aujourd'hui que Lacan lui-même, et qui traitent de quoi ? Je vous le donne en mille : ça traite de la Vie. De la vie réelle. Non pas de la vie telle que l'ont rêvée et idéalisée un certains nombre des prédécesseurs de Hegel, à savoir un certain Fichte, par exemple, mais aussi Hölderlin, Schelling et quelques autres. Ce sont ces grosses légumes de la pensée (relayées par d'autres, telles que Koyré, Kojève et Jean Hippolyte) que Lacan avait coutume d'élever dans son jardin secret, puisqu'ils fournissent l'essentiel de ce fond de sauce qu'il instille dans ce que j'ai nommé sa macédoine.

Macédoine dont voici un échantillon. Le jeudi 4 mai 1972 Lacan fait une conférence, qui vient dans la suite de la série qu'il a inaugurée en novembre 1971, à la chapelle de l'hôpital Ste Anne. Il est question du « savoir du psychanalyste ». Question oiseuse, par conséquent, puisque à en croire Serge Leclaire, l'analyste doit savoir la fermer, un point c'est tout. Et il m'interrogeait, feu Leclaire, m'ayant lu ici ou là, sur le pourquoi de ce savoir dont j'avais l'air de faire grand cas.

Et puisque sa fonction, ça consistait à persévérer dans l'erreur, Lacan développe, ce jour là, tout un topo sur les ensembles infinis, et leurs propriétés, notamment réflexives. Évidemment, personne ne se doutait à l'époque que là il était en train de piétiner les plates-bandes d'un certain Matte Blanco, dont le livre *The Unconscious as Infinity Sets*, (Duckworth) n'est paru pourtant que quatre ans plus tard, en 1975. Pour ma part, venant de Nancy je n'ai pu assister à toutes ces conférences à Paris et je m'en suis tenu au séminaire « Ou pire ... » qui avait lieu les mercredi matin. J'ai toutefois rédigé un compte rendu du livre de Matte Blanco, chose qui a été publiée en 1976<sup>2</sup>.

Lors de sa conférence du jeudi 4 mai 1972 Lacan annonce qu'il n'en publiera jamais le contenu, puis, enchaîne par une série de notations qui évoquent la macédoine par leur disparate. Elles n'en procèdent pas moins d'une tactique, à savoir qu'il convient d'aborder la vérité sans avoir l'air d'y toucher, et donc d'une manière oblique.

Quant à Freud, on sait qu'il préconisait de n'y porter qu'une attention « flottante ». C'est donc par un procédé de détour et au détour d'un procédé, celui du discours analytique qu'il est en train de forger, qu'on a la surprise de voir Lacan qualifier d'« Hénologie » sa propre approche du problème de l'Un (p.5).

<sup>2</sup> Saint Boole et Blanco Matt', Paru in : La Folie, Actes du colloque de Milan, 1976, 10/18, p.236-254. Paru en italien in *Vel*, 1977, n°5, (Associazioni psicanalitiche e formazione degli psicanalisti) Marsilio editori (traduction de Marco Focchi), p.115-125.

Surprise à demi si vous m'avez suivi, car il y a là une allusion manifeste au *Hen*, au *Hen kai pân* cher à Hegel<sup>3</sup> et tout à fait originaire pour son parcours. Bref, la macédoine de Lacan, son ontologie à lui, est une, une et indivisible, estampillée d'une lettre, le *Hen* en question, à partir de quoi il peut dire qu'il y a de l'Un. « C'est au moment où manque, dans les deux séries [des hommes et des femmes] comparées, un partenaire, que la notion de l'un surgit ». On retrouve là mes histoires de chaussettes, dès lors qu'une chaussette manque pour faire la paire.

Il y en a ainsi toujours un Un qui manque pour que ça fasse couple. Il s'agit donc de l'un qui manque, de l'un impair, d'où Éros est exclu, ainsi que Thanatos pour qu'enfin on cesse d'en être emmerdé, ainsi que Lacan s'exprime (p.10). Et pour autant que pour lui l'être c'est l'Un, on voit que Hegel n'est pas loin puisqu'il prônait déjà la négativité constitutive, dialectique, de l'être, à savoir son manque à être. L'un c'est l'ensemble vide  $\{\emptyset\}$  en tant qu'il ne contient qu'un seul élément :  $\emptyset$ . A tout prendre : une couille, un zéro pointé, et non point une gonade mentale.

Face à l'éros, en tant qu'un supposé unifiant du couple, face à ce semblant, Freud perd momentanément ses repères. Mais qui donc échappe à la fascination de la problématique platonicienne de l'amour, relayée et amplifiée au cours des siècles, et notamment par un certain Marcile Ficin. Ficin qui a mis en scène et rejoué le *Banquet* de Platon à Coreggi, « quinze jours avant la Noël de 1572 »<sup>4</sup>, soit 400 ans avant les conférences à Ste Anne. Toutefois, le sexe, lui, est réel, encore qu'il puisse être rapté par un semblant de haute gamme, à savoir les gamètes, objets de rêveries frivoles. Ce qui se passe à ce niveau, et donc hors couille, garde encore son mystère, mais Lacan réfute assurément l'idée d'une fusion des gamètes pour s'en tenir à la notion de méiose. Il y a là certes un savoir, un savoir de son temps, et d'ailleurs il ne s'en cache pas puisqu'il ne cesse de se référer à « l'état actuel des pensées »<sup>5</sup>, autrement dit au discours scientifique de son époque pris comme fantasme. Et la question est de voir s'il va se laisser par ce savoir couillonner, vu les développements qui ont suivi, l'histoire du Y fragile, du clonage, les O.G.M. etc, dont il ne pouvait avoir idée.

Seulement ici se pose la question de l'épissure, épissure susceptible de se produire entre deux dimensions RSI. Relève-t-elle de la fusion ou de la méiose, autrement dit de l'absorption d'une des dimensions par l'autre ou de l'échange pur et simple de matériel signifiant ? Pourquoi cette fidélité de Lacan aux modèles biologiques ? Est-ce lié à sa formation médicale ? Toujours est-il qu'il s'est rendu spécialement à Nancy (en 1967 ?) pour discuter avec Raymond Ruyer de la notion de structure, telle qu'elle fonctionne en embryologie, par exemple.

Je laisse ces choses en suspens, pour mettre en abîme un passage qui mérite d'être médité. Voici donc textuellement cet extrait de sa conférence du jeudi 4 mai 1971 (p.11 & 12) :

« La théorie des ensembles a permis de distinguer et d'admettre de ce qu'il en est de l'ensemble : deux types, l'ensemble fini et l'ensemble infini. Dans cet énoncé, ce qui caractérise l'ensemble infini est proprement de pouvoir être posé comme équivalent d'un quelconque de ses sous-ensembles. Comme l'avait déjà remarqué Galilée, qui n'avait pas pour cela attendu Cantor, la suite de tous les carrés est en correspondance biunivoque avec chacun des nombres entiers.

3 HARRIS H.S., 1981, Le développement de Hegel, L'âge d'homme édit. ; pp.97,98, 99,100 : Le *Hen kai pân*, sans aucun doute, signifiait pour Hegel, même en 1791, en tout premier lieu, cette unité vivante de toute vie organique, l'équilibre immortel d'éléments instables et immortels, soutenu et maintenu par la puissance universelle de la Vie (note 110 p.389)..

4 FICIN Marcile, *Commentaire sur le Banquet de Platon*, 2002, Les Belles Lettres, p.XIII.

5 Conférence à Ste Anne du 03.02.72, p.18.

Il n'y a, en effet, aucune raison jamais de considérer qu'un de ces carrés serait trop grand pour être dans la suite des entiers. C'est ceci qui constitue l'ensemble infini au moyen de quoi on dit qu'il peut être réflexif. Par contre, pour ce qu'il en est de l'ensemble fini, il est dit, comme étant sa propriété majeure, qu'il est propice à ce qu'il exerce dans le raisonnement proprement mathématique ce qu'on appelle l'induction. L'induction est recevable quand un ensemble est fini. Ce que je voudrais faire remarquer c'est que dans la théorie des ensembles il est un point que, quant à moi, je considère comme problématique. C'est celui qui relève de ce qu'on appelle la non-dénombrabilité des parties. »

Je ne sais pas de quelle manière ses auditeurs de l'époque, à Ste Anne, ont supporté la suite de son discours ce jour là, mais il me semble que la démonstration que tente Lacan de sa position (qui passe par le triangle de Pascal, la structure du tétraèdre et la définition de  $M$  : nombre cardinal des éléments de l'ensemble), ne pouvait vraiment intéresser qu'une poignée de *happy few*. Or, l'impasse que je fais aujourd'hui sur la suite de son exposé risque d'escamoter la nécessité qu'il pointe d'un changement du mode de calcul du nombre des parties des ensembles, lorsqu'on passe des ensembles finis aux ensembles infinis. Changement qui se spécifie de ceci, à savoir que si l'un des cas ( $N = 2^M$ ) donne bien ce nombre des parties  $N$ , l'autre mode de calcul ( $N = 2^{M-1}$ ) correspond en fait à une partition de l'ensemble infini de départ. Bref, à sa macédoine Lacan ajoute un index  $\aleph_0$  pour promouvoir son dogme de la limonade anti-monade, ou de la « nade » tout court, « c'est-à-dire le 1 en tant qu'il sort de l'ensemble vide, en tant qu'il est la répétition du manque » (o.c. p.15).

Ceci autorise Lacan à distinguer deux fonctions de l'Un :

1° celle qu'il a dans la répétition comme répétition d'un manque ;

2° celle de l'un qui produit le sujet, soit l'Un comme un seul, en tant que quel qu'il soit (ce qui s'écrit avec le quanteur modal  $\forall$ ), à savoir l'un comptable.

Faut-il pointer dans cette double lecture, voire dans cette sorte de diplopie, un effet qui relèverait d'une indétermination de l'ordre de ce qui s'observe dans la physique quantique ? Outre qu'il considère la théorie quantique comme fondatrice de la science moderne, Lacan a largement suggéré que son écriture du fantasme ( $\$ \diamond a$ ) serait susceptible d'ordonner l'approche topologique et quantique de la question de l'Hénologie. D'où son exposé alterné du problème, une année de son séminaire traitant du sujet divisé ( $\$$ ) et la suivante traitant de l'objet 'a' qui le divise, à savoir la jouissance.

A lire la suite de ce texte parlé, un doute subsiste sur le fait de savoir si Lacan y conteste l'idée d'une induction possible à partir des ensembles finis, ou s'il conteste l'idée qui prône la réflexivité des ensembles infinis.

Par contre, il est certain que ceux qui s'exercent à la manipulation des quanteurs de la sexuation, tels que Lacan les reprend à la page 8 de cette conférence, à propos du sexe, des gamètes et de la méiose, il est clair qu'ils n'ont aucune idée d'où sa part, notamment de la définition de l'Un en tant que manque repérable lors de la mise en équivalence de deux ensembles.

D'où la proposition suivante à l'intention de ceux qui ont le courage de transmettre quelque chose de l'enseignement de Lacan : ne jamais se laisser aller à faire des raccourcis là où Lacan s'est donné tant de mal à développer des démonstrations et surtout à pointer les sauts qu'il est nécessaire d'opérer afin de rétablir les choses dans leur vérité. Ceci a pour corollaire la nécessité où nous sommes, chaque fois que Lacan cite quelqu'un, ou simplement fait allusion à tel ou tel écrit, d'aller y voir, puisqu'il n'avait pas matériellement le temps de tout dire. C'est d'ailleurs ce qu'il fait lui-même lorsqu'il lit Freud.

On peut se demander où donc a-t-il trouvé quelque référence chez Freud à l'amour courtois, et donc à la structure subjective que ce discours implique, et ce à propos de l'histoire de la jeune homosexuelle ?

L'énigme cesse dès qu'on retourne au texte même de Freud que ses traducteurs (français, mais ils ne sont pas les seuls, j'en ai la preuve) ont parfois carrément censuré. Bref, il y a dans cette observation freudienne une petite phrase en italien qui a tout simplement disparu de la traduction française (*qui poco spera e nulla quiede*).

C'est à peu près ce qui se passe lorsque Lacan parle du sujet de la science. Dans cette expression le terme à interroger est d'abord celui de sujet. Ici de nouveau il convient de retourner à Hegel dans sa *Phénoménologie*<sup>6</sup>, pour qui la vérité est sujet. Par conséquent dire « la vérité du savoir » ou le « sujet de la science » est affaire de pléonasmisme puisque ces deux expressions seront ainsi équivalentes. Pour peu qu'on incline à penser que le savoir est toujours de l'ordre d'une jouissance, et qu'il fait fonction d'objet, nous avons un premier rapport entre vérité et savoir qui s'articule du niveau du fantasme, c'est-à-dire au niveau de la structure topologique qui en rend compte : le cross-cap ou encore : plan projectif.

Or, dans ses conférences à Ste Anne, Lacan reprend nécessairement ce qu'il développe dans *Ou pire ...* à savoir son « quadripode » (c'est ainsi qu'il nomme son tourniquet des quatre discours). C'est donc dans le discours de l'analyste, où c'est l'objet 'a', l'objet de la jouissance, qui est aux commandes, que l'on trouve S<sub>2</sub>, le savoir en position de vérité.

a		agent	savoir
S <sub>2</sub>		vérité	production

On voit aisément la sorte d'inflation qui se produit à partir du moment où l'on chercherait dans l'enseignement de Lacan ce qu'il en est du rapport de la vérité au savoir. Rapport qu'un peut écrire V/S, à condition de donner à la barre qui les sépare la valeur d'une bande de Moebius. On voit qu'à parcourir cette bande le rapport V/S s'inverse à l'arrivée. Et toujours à Ste Anne Lacan propose comme modèle de liaison la bouteille de Klein, composée comme on le sait de deux bandes de Moebius accolées, bouteille dont la structure est telle qu'en tout point de sa texture ce rapport surgit. Surgit au même titre que ce qui résonne lorsqu'on parle aux murs et que je nomme le couillige. L'inouï dans l'affaire assourdit les efforts auxquels Lacan s'oblige afin que ce rapport tienne, alors qu'il sait qu'il est tout à fait problématique, puisque, à l'entendre, la religion chrétienne aurait pour fondement la séparation du savoir de la vérité.

Évidemment la question de la vérité pourrait être prétexte à toutes sortes d'évasions, qu'il s'agisse d'aller vers de la vérité selon Tarski, vers celle de Karl Popper, ou encore celle de Frege, ou enfin vers « le vrai sur le vrai » de l'étourdit. Pour ma part j'ai été tenté de suivre le cheminement d'Alain Badiou, dont le fonctionnalisme axiomatique n'a rien à envier à celui de Lacan. Il est l'auteur d'une *Théorie du sujet*<sup>7</sup> où il expose une certaine dynamique subjective. Mais c'est surtout dans *L'être et l'événement*, et quelques textes connexes, qu'il expose sa théorie des rapports entre vérité et savoir. Le savoir est ce qui est disponible en tant que compris dans une encyclopédie, alors que la vérité est un savoir qui n'en fait pas encore partie. Ce savoir à l'état naissant et ce sujet en train de se faire qui lui pend au nez furent bien les ingrédients qui donnaient tout son charme à l'enseignement de Lacan.

<sup>6</sup> HEGEL G.W.F., 1807, *La phénoménologie de l'esprit*, tomes I & II, (Jean Hyppolite traduc.), Aubier Montaigne tome1, p.17.

<sup>7</sup> Badiou A., *Théorie du sujet*, Paris, Seuil, 1982.

Badiou A., *L'être et l'événement*, Paris, Seuil, 1988.

Or, a posteriori, il se confirme, ce que Lacan avait déjà repéré de son temps et dont il tente de rendre compte à Ste Anne, à savoir que ce ces ingrédients ses poursuivants apparemment les plus fidèles ne veulent rien savoir.

Je suis parti de mes chaussettes pour aboutir aux chausse-trappes de la vérité, voire à la poursuite de l'achose freudienne, à cette vérité qui parle, à ceci près que les temps ne sont plus favorables à la prosopopée, sauf peut-être à se produire dans la tonalité du rapp. Je que j'en dis ici ou là, c'est que ce rapport entre vérité et savoir a pour nom castration pour autant qu'il relève d'une nodalité borroméenne. Si le symptôme est vérité et de part en part signification, c'est donc que sa structure est grammaticale. Il se trouve que cette année 1972 Roman Jakobson est venu parler au séminaire de Lacan et je lui ai posé une question à laquelle il a répondu fort volontiers. Ma question portait sur une remarque qu'il fait en passant dans ses *Essais de Linguistique*, remarque relative à des modalités énonciatives portant la marque d'un effacement du sujet dans son propos, effacement repérable grammaticalement dans certaines langues, dont le bulgare. Quand je dis « le bateau est parti », je témoigne de son départ. Or, en bulgare il est loisible d'utiliser une modalité verbale qui exclut qu'on ait été témoin de la chose (1° *zamina*, 2° *zaminaI*). Les exemples que Jakobson développe à partir de l'anglais ne sont pas exactement de cet ordre. Quand on dit : *I was walking with a friend*, l'anglais permet une élision, une cachoterie, puisque si je veux savoir s'il s'agissait d'un ami garçon ou d'une amie fille je suis obligé de demander des précisions et donc de commettre la bévue d'insister. Bref il y a un savoir grammatical sur le maniement de la vérité.

Or, ce sont ces considérations qui donnent tout leur prix à la distinction entre l'indiscrétion et la vérité, la vérité toute révélée, l'absolu de vérité.

Le phallicisme militant, le totalitarisme de la vérité qui sort d'un puits de science (tout récemment encore c'était le marxisme scientifique) est quelque chose qu'il faut avoir vécu pour comprendre le statut de l'autiste. Mais là nous entrons dans le domaine des vérités qui fâchent et le procès du sujet bute ici sur la question du négationnisme. Négationnisme portant sur la Vérité de l'Idéologie dominante. Domaine réservé aux malins esprits par l'Inquisition de toujours et par les censeurs de demain, la dialectique analytique mènera la lutte pour le bien dire ou disparaîtra. Le bien dire : c'est *ortho-doxa*, sauf qu'en grec moderne ça veut dire bénédiction. Rien de tel qu'un bon *Witz* pour opérer cette *Befriedigung*, cet apaisement que Freud espérait d'une cure digne de ce nom. Mais pour l'instant, il n'est plus question de taquiner Dieu en toute impunité. Sa jouissance doit être garantie intacte.

La philosophie de l'Esprit et l'amendement Accoyer s'y emploient. En attendant d'y ac-ouïr , ou pire ... d'y ac-obéir, foi de Bélissaire, ... j'ac-couillige.